

Polar

Jérôme Sublon

# Le marquis prend le maquis



Éditions du Caïman

Jérôme Sublon

Le marquis prend  
le maquis

Collection Polar en France  
N°30

**Éditions du Caïman**

## Précédentes publications

Nozze nere [1] *Éditions du Caïman, 2015*

Nozze nere [2] *Éditions du Caïman, 2016*

Corps rouge dans le Vercors *Éditions du  
Caïman, 2018*

Cette histoire se situe chronologiquement avant  
Nozze nere [1] et Nozze nere [2].

Si vous souhaitez contacter l'auteur :  
[jerome.sublon.auteur@orange.fr](mailto:jerome.sublon.auteur@orange.fr)

## 1. Philippe Rogxeti

— Allez, un petit dernier pour la route !

Philippe Rogxeti ouvrit la carafe en cristal et se servit une bonne rasade de rhum directement importé de Guyane. Le El Dorado Millenium ! Il but une belle gorgée du liquide ambré, onctueux, qu'il sentait descendre le long de sa gorge. Divin ! Il se leva, le verre en main. Sa villa était plantée au milieu d'un versant donnant sur les gorges de la Restonica. Il regarda quelques instants le cours d'eau, seuls quelques éclats de lumière lui parvenaient à travers l'obscurité. Les forêts de chênes verts et de châtaigniers se balançaient comme des cheveux ébouriffés par le vent.

Il s'arracha à cette contemplation pour se diriger vers son bureau. Il devait terminer les comptes avant d'aller se coucher.

Le dos voûté devant son ordinateur, il finissait de remplir les tableaux de chiffres. Les affaires marchaient plutôt bien, des investissements judicieux, des rentes régulières, ça baignait. Il avait fait son job, ils allaient pouvoir s'octroyer une quinzaine de jours de vacances. Tous les deux, en amoureux. Sa femme était attirée par un pays asiatique et c'était à son tour de choisir : Cambodge, Vietnam ? L'année dernière il avait opté pour les États Unis... Ça ne plaisait pas à son frère ces absences prolongées, lui-même ne s'en permettait que très peu, un long week-end tout au plus de temps en temps, et encore il ne quittait pas l'île ! Le business avant tout. Et puis, quoi encore ? À quoi bon gagner de l'argent si ce n'était pas pour en profiter...

Un bruit dans le couloir le mit aux aguets. Personne dans la maison, ses deux fils n'y habitaient plus depuis plusieurs années déjà et sa femme était partie à Corte. Soirée entre filles. Donc silence total. Rien d'autre... Normalement.

Et pourtant, ce craquement provenait de la porte d'entrée. Philippe Rogxeti fit glisser le tiroir à sa droite. La présence de son pistolet le rassura. La clenche s'inclinait lentement. Philippe Rogxeti saisit l'arme, sa main tremblait.

— Qui est là ?

La porte du bureau s'ouvrit à toute volée. Deux hommes, arme à la main, surgirent sur le seuil. Leurs intentions étaient claires, ils ne cachaient même pas leur visage, cela voulait tout dire. L'un était immense, gros, mal rasé, négligé, le deuxième avait un visage de tombeur, traits réguliers, menton carré, yeux bleus. Rogxeti pensa d'abord à sa femme, remerciant la providence de son absence. Il n'hésita pas et tira deux coups en s'enfuyant par la porte vitrée derrière son bureau. Le gros cria en portant une main à son ventre. Il s'appuya contre le mur.

— Nounours !

— Putain mais crame-le !

— Il nous le faut vivant... T'inquiète, on va le rattraper. Montre-moi ce que tu as...

— Ce que j'ai ? Rien du tout, j'ai seulement une balle dans le bide, putain !

L'homme ouvrit la main. Un trou béait dans l'épaisseur de la graisse.

— C'est pas grave. Il faudra juste enlever la balle. Elle est logée dans le gras. C'est superficiel.

— Je voudrais t'y voir, Beau Gosse ! Je vais lui faire la peau à ce salaud.

— T'attendras un peu. Il faut le faire parler.  
Il lui tendit un foulard.  
— Mets-toi ça dessus !

Mais Philippe Rogxeti courait déjà jusqu'à l'Alfa Roméo stationnée devant son garage. Il sortit en trombe de sa propriété. Il prit la route pour Corte, doubla une camionnette blanche garée le long de la route, une silhouette attendait au volant. Il fallait qu'il rejoigne son frère Louis, à eux deux ils règleraient leur compte à ces pourris.

La route était étroite, la nuit noire, les faisceaux de ses phares avaient beau éclairer à une centaine de mètres, il n'y voyait guère à plus d'une vingtaine de tours de roue. Sa myopie avait toujours été un handicap malgré des verres correcteurs épais comme des parpaings. Il roulait dans un brouillard qui n'existait que pour lui. Il fallait pourtant filer au plus vite. Les accélérations que permettait le moteur de son engin en début de ligne droite étaient neutralisées par les brusques coups de freins aux abords des virages dont il ne pouvait évaluer la courbe. Il la connaissait cette foutue route, mais jamais il ne l'avait empruntée à cette vitesse même le jour ! Serait-ce suffisant ? Il savait qu'un bon conducteur pouvait rouler beaucoup plus vite, malgré l'étroitesse de cette route cabossée. Il avait vu une voiture blanche garée devant sa propriété, une simple estafette, c'étaient des veaux ces pots-là, rien à voir avec la puissance de son bolide. Il n'allait quand même pas se faire rattraper par un tel engin !

Les roues empiétaient sur l'herbe dans les virages. Le moteur hurlait dès que la chaussée s'allongeait devant lui. Tout à coup un rai de lumière jaillit du rétroviseur. Derrière lui deux phares s'approchaient. Ils l'avaient déjà rattrapé ! Il prit plus de risques, les pneus crissaient sur

le bitume, puis mordaient les bas-côtés. D'un coup de volant il rétablissait la direction. Mais rien à faire, les deux phares étaient quasiment contre son pare-choc. Puis la voiture se décala et se mit à sa hauteur. Elle commença à le doubler en s'approchant de lui. Les poursuivants voulaient lui faire une queue de poisson. Il aperçut sur la droite un chemin qui montait sur le flanc de la montagne. Il s'y engagea. La manœuvre réussit, la camionnette continua sur la route. Philippe Rogxeti poursuivit la montée. Un craquement fit trembler le volant. Il n'avait plus de direction. Il avait dû heurter un gros caillou. Il freina, prit son pistolet et s'éjecta du véhicule.

La voiture blanche avait stoppé brusquement, provoquant un dérapage strident. Le conducteur avait enclenché la marche arrière et fait monter le moteur dans le rouge. Puis il s'était engagé dans le sentier. L'Alfa Roméo était arrêtée, portière ouverte. Le conducteur éteignit le moteur. Il descendit accompagné de Beau Gosse. Il faisait une tête de moins que son chef. Était plutôt jeune et avait le crâne rasé, non pas pour cacher une calvitie précoce mais pour ressembler à Vin Diesel. Il avait vu cent fois tous ses films. Vin Diesel. C'était son dieu, il était beau, il était fort. Il tombait toutes les femmes qu'il voulait. Son front lisse était comme un pare-chocs de 4X4. Le jeune n'aurait jamais sa taille mais il s'appliquait à l'imiter. Pour cela il fréquentait assidûment les salles de muscu et prenait des postures devant la glace. Il tenait à se faire appeler par ce prénom, Vin.

Beau Gosse et Vin ne firent pas claquer leur portière et laissèrent sur la banquette arrière Nounours et sa blessure. Ils scrutèrent l'épaisseur de la nuit et s'engagèrent sur le côté gauche du chemin, suivant la direction qu'indiquait la portière de l'italienne.



Rogxeti courait autant qu'il le pouvait, il se faisait gifler par les branches mais il continuait sans trop savoir où il allait. Il connaissait ces montagnes vues de la route ou des terrasses des bistros. Il ne les avait jamais parcourues à pied. C'était inutile : il n'y avait rien que des arbres, des buissons ou des herbes hautes... et des animaux qui grouillaient.

Il entendit au loin un moteur s'approcher et s'arrêter. Il espérait tomber sur une crevasse où se terrer et attendre que ses poursuivants abandonnent la partie. Un arbre plus fougueux que les autres cogna sa tempe, envoyant ses lunettes dans les airs et le fit lâcher son arme. Il tomba à la renverse. À quatre pattes, il tapota autour de lui. Non, pas les lunettes ! Pas les lunettes ! À genoux, il tâtait le terrain, balançait les bras en arcs de cercle. Rien que des herbes, des cailloux et des branches mortes. Il devait continuer, s'éloigner le plus vite possible, il se releva. Obscurité plate, sans relief. Aucun contour. Il avança bras tendus levant haut les jambes, se cognant sans arrêt, chaque coup le faisait changer de direction. Il ne savait plus où il allait, où il était. Il fallait qu'il s'arrête, se cache avant de faire demi-tour sans s'en rendre compte. Quand un choc fulgurant lui parvint au visage, le contact n'était pas celui de l'écorce mais plutôt de quatre phalanges, suivi aussitôt d'une deuxième volée. Il fut projeté à terre.

Beau Gosse le souleva par le col.

— Tu nous fais perdre du temps Rogxeti ! Et nous on n'en a pas à perdre, alors écoute-moi bien. Tu vas nous dire où se trouve la putain de lettre.

— Une lettre ? Tout ça pour une lettre ? Je ne comprends pas.

— Et là, tu vois mieux ?

Il lui ficha sa paire de lunettes sous le nez, la cassa et la jeta dans les buissons. Sans elles, Philippe Rogxeti était un homme perdu, n'ayant plus la maîtrise sur rien. Un mulot entre les pattes d'un chat.

Beau Gosse décrivit la lettre dont il était à la recherche. Mais Rogxeti répondit qu'il ignorait l'existence de ce courrier.

— Je vais t'expliquer.

Le coup provoqua un craquement au niveau du nez. Le cri que lança Philippe déchira la nuit. L'homme n'attendit pas, il réédita son coup au même endroit, recommença encore, plus fort. La douleur irradiait le crâne de Rogxeti, enserrait son cerveau d'une mâchoire de fer. Il était de nouveau à terre. Cela n'allait plus s'arrêter. À califourchon, l'homme ne demandait même plus, il cognait, inlassablement. Poing droit, poing gauche.

— Fais gaffe chef, si tu le massacres il pourra plus dégoïser.

Le silence de sa victime le fit stopper.

— J'écoute.

Dans un râle à peine audible, Rogxeti admit que cette lettre était chez lui, dans son coffre-fort.

— Eh bien voilà ! Allez, on rentre à la maison.

Il le prit par l'épaule et le traîna, ne lui épargnant pas les obstacles. Arrivé au chemin, il trouva le géant appuyé contre la tôle de son véhicule, la main sur le ventre.

— Désolé de t'avoir fait attendre Nounours. Il ne voulait pas coopérer, il a fallu que j'argumente. Vin, tu prends la tire, moi je ramène la sienne.

Il le jeta dans le coffre de l'Alfa et s'installa derrière le volant.

Les deux voitures se garèrent devant la villa.

Devant son coffre-fort, Philippe Rogxeti hésitait.

— Avec tous ces coups, je ne me rappelle plus le code.

— Nounours, je te le laisse.

— Oui, chef.

Il ferma son poing sur la chemise de sa victime.

— Tu vas regretter de m'avoir tiré dessus !

Sa phrase d'introduction fut ponctuée d'une enclume sur la pommette. Une autre sur l'arcade. L'œil, celui qui était encore indemne, disparut instantanément. Le sang qui s'échappait du sourcil rejoignait celui du nez. Son visage était une mare de sang. Les cris de Rogxeti arrachaient les tympanes de ses tortionnaires.

— Non ! Arrêtez, arrêtez, je vous en supplie.

— Je passe mon tour, chef, je saigne encore plus.

Nounours appuya sur le foulard imbibé de sang.

— Ok, on va s'en occuper après.

Puis s'adressant à sa victime.

— Vas-y, on te regarde. Mais fais le bon numéro, parce que cette fois-ci on ne s'arrêtera pas.

Un filet de lumière se coulait entre les paupières boursoufflées du comptable. Les chiffres dansaient dans un flou nébuleux. Philippe Rogxeti fit tourner la mollette du coffre-fort dans plusieurs sens, plus part habitude que guidé par sa vision. La porte s'ouvrit. L'homme éjecta Philippe qui entraîna une lampe sur pied dans sa chute. Puis il fouilla le contenu, saisit à pleines mains deux liasses de billets de cinq cents. Il les fourra dans ses poches.

Il écarta les autres et continua ses recherches.

— Et les autres billets, chef ? demanda Vin.

Le chef jeta un coup d'œil vers Rogxeti qui était toujours étendu à moitié sonné. Il baissa le ton.

— Faut les laisser, les flics croiront qu'on n'a pas réussi à le faire parler. Ça devrait les emmener sur une fausse piste. Ça nous laissera du temps.

Il tomba sur le papier. Il le déplia avec précaution.

— C'est bon, on l'a !

Il le plia et le rangea dans sa poche.

— On se tire !

— Et lui ? dit Vin en montrant Rogxeti du doigt.

— Ben vas-y, cette question !

— Non, moi !

Nounours s'avança sur Philippe Rogxeti, sortit son arme de sa veste et lui logea une balle dans la tête.

— Maintenant il faut l'emmener, ordonna Beau Gosse.

— Où ça ? questionna Vin.

— J'ai repéré un endroit au poil juste avant Santa-Lucia-di-Mercurio. C'est direction Sermano en sortant de Corte.